

Il n'y a pas que Michel Onfray ou Alain Finkielkraut...

Aux origines de la mode Hannah Arendt, de sa philosophie "inclassable" et de ses rêves

Depuis une dizaine d'années, l'œuvre d'Hannah Arendt devient une référence obligée, et, de Michel Onfray (*La Philosophie post-nazie*) à Alain Finkielkraut (*L'Identité malheureuse*), les adeptes de la fin de la civilisation occidentale et de la tragédie humaine brandissent sa pensée comme un étendard. L'instrumentalisation de penseurs disparus et réputés « inclassables » est devenue monnaie courante chez nos très médiatisés « grands philosophes de l'ère post-moderne ». C'est ainsi que dans *Le Songe d'Eichmann*, Onfray tire du reportage réalisé par Hannah Arendt pour le *New*

Yorker, lors du procès du criminel nazi, l'idée forcément géniale que le kantisme contient en germe le nazisme, tout comme les Lumières ont nourri les révolutions française et russe, Robespierre, Staline et Pol Pot pour faire bon poids. Dire d'Hannah Arendt qu'elle est « inclassable » est censé donner plus de force à ses analyses du totalitarisme, ainsi marquées du sceau de l'objectivité absolue. Alors pourquoi s'embarrasser de détails, quitte même à manipuler ses propos (comme dans l'amalgame Kant-Hitler), pour étayer les thèses les plus réactionnaires ?



Repères

- 1906 : naissance à Hanovre (Allemagne).
- 1924-1933 : études de philosophie ; elle est l'élève de Martin Heidegger, d'Edmund Husserl et de Karl Jaspers.

• 1933 : fuit l'Allemagne nazie pour la France.

• 1941 : émigre aux États-Unis.

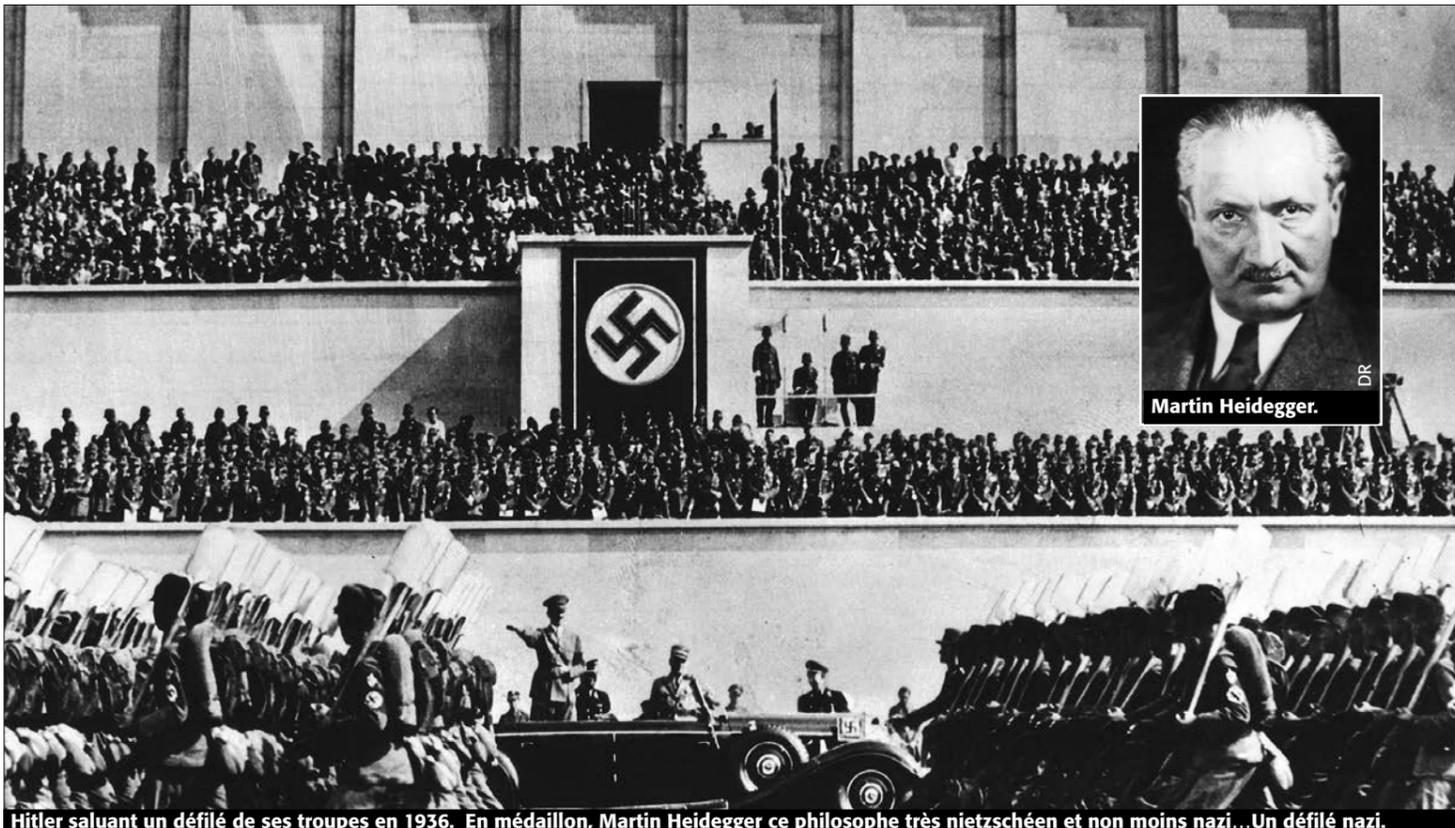
• 1951 : nationalité américaine, enseignante en sciences politiques. "*Les Origines du totalitarisme*".

• 1958 : "*Condition de l'homme moderne*".

• 1961-1962 : reportage à Jérusalem pour le *New Yorker* sur le procès d'Adolf Eichmann.

• 1963 : "*Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*".

• 1975 : décès à New York.



Hitler saluant un défilé de ses troupes en 1936. En médaillon, Martin Heidegger ce philosophe très nietzschéen et non moins nazi... Un défilé nazi.

Par Pierre Gueguen

La prétendue objectivité de Hannah Arendt, au nom de la non-appartenance à quelque courant que ce soit, est un miroir aux alouettes. La pensée d'Arendt n'a rien d'« inclassable » (cf. la *Condition de l'homme moderne*, texte fondamental de *L'Humaine condition*), car elle trouve sa source dans l'existentialisme chrétien de Søren Kierkegaard, dans la phénoménologie d'Edmund Husserl, opposée à la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, dans la théologie de saint Augustin (sujet de sa thèse), dans la philosophie de ses maîtres, tous disciples de Husserl, le très chrétien Karl Jaspers et le très nietzschéen (et non moins nazi) Martin Heidegger. Les influences d'Arendt, qui applique la phénoménologie husserlienne à la philosophie politique, sont donc particulièrement identifiables et son objectif également : dans l'esprit du personnalisme d'Emmanuel Mounier (le père du corporatisme...) et dans les pas de Husserl, remettre la dialectique de Hegel sur la tête pour la détruire, quand Marx l'avait remise sur ses pieds.

On connaît essentiellement d'Arendt *Les Origines du totalitarisme*, mais c'est dans la *Condition de l'homme moderne* que l'« écrivain politique », comme elle se qualifiait elle-même (ce que l'on partagera pleinement...), laisse ses

réflexions sur la barbarie du « siècle de fer » et les idéologies totalitaires pour aller à la quête des origines de la modernité. Elle la voit mortellement contaminée par une autre forme de totalitarisme, le consumérisme effréné, sans foi ni loi, soumis aux crises économiques, générateur d'un capital exponentiel, métamorphosant les classes sociales en une « masse informe d'individus furieux » aptes à gober tout et son contraire. C'est l'annonce de ce que le dictionnaire d'Oxford a élu « mot de l'année 2016 », le qualificatif *post truth*, « post-vérité » ou encore « post-faits », « qui fait référence à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles. » Aux dernières nouvelles, nous sommes entrés dans « l'ère post-vérité », c'est-à-dire une

Comme si souvent, Robespierre, Staline et Pol Pot dans le même sac.

époque dans laquelle la systématisation du mensonge fait office de vérité (de Bush Junior à Trump en passant par Poutine, la campagne pour le Brexit, la publicité pour faire bonne mesure, etc.). Cela ne rappelle-t-il rien à tous ceux qui ont le malheur d'ouvrir leur télévision en pleine campagne électorale ? Un éditorialiste du *Monde*, le 2 janvier dernier, poussait un cri d'alarme : « *Le défi majeur que la société post-vérité constitue, en fin de compte, est celui de la crédibilité de l'information, qui est au cœur du fonctionnement démocratique.* » Quelle nouvelle ! On pourrait acquiescer... Mais quant à la

campagne du Brexit, pour ne prendre que cet exemple, chacun comprend où se nichent vérité et mensonge dans cette nouvelle ère post-vérité...

Hannah Arendt considère que c'est l'inversion de la hiérarchie des trois concepts fondamentaux (rappel des trois stades de l'existence de Kierkegaard) que sont le travail, l'œuvre et l'action qui caractérise la modernité. Dans l'ordre normal des choses, nous dit-elle, l'action politique, créatrice du monde commun, du domaine public, condition de notre relation au réel, figure au sommet. Lui succèdent l'œuvre, avec l'apparition de l'*Homo faber*, constitutif d'une société utilitariste et enfin, tout en bas, le travail, pour la seule satisfaction des besoins vitaux. Pour Arendt, Marx représente la quintessence de l'horreur absolue, le triomphe de l'« *animal laborans* » : une socialisation à outrance, limitant l'existence à la satisfaction des besoins. La hiérarchie qui devrait prévaloir est inversée : l'*animal laborans* – le travailleur – s'installe au sommet, tandis que l'action politique – l'homme dans la Cité – est rétrogradée au dernier échelon, le « faire » détrônant « l'agir ». On est très proche du déclinisme tragique dont Michel Onfray et Alain Finkielkraut se font, chacun à leur façon, les hérauts. Si la filiation indéniablement heideggerienne de l'analyse d'Arendt est incontestable, sa proximité avec les thèses de la philosophe Simone Weil (1) aspirant à une société sans partis (cf. ses *Notes sur la suppres-*

Les classes sociales métamorphosées en une "masse informe d'individus furieux".

sion générale des partis politiques), se préoccupant angéliquement, globalement et durablement du monde, ne l'est pas moins.

Simone Weil conclut ainsi ses *Notes* : « *Presque partout – et même souvent pour des problèmes purement techniques – l'opération de prendre parti, de prendre position pour ou contre, s'est substituée à l'obligation de la pensée. C'est là une lèpre qui a pris origine dans les milieux politiques, et s'est étendue, à travers tout le pays, presque à la totalité de la pensée. Il est douteux qu'on puisse remédier à cette lèpre, qui nous tue, sans commencer par la suppression des partis politiques.* »

Tout le personnalisme et ses concepts corporatistes sont dans ces quelques lignes, rédigées en 1940. L'intérêt aujourd'hui porté à Hannah Arendt, son « revival », démontre qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil et qu'au nom de la lutte contre le totalitarisme, on peut très bien développer les thèses les plus antidémocratiques et les plus réactionnaires. Ni droite ni gauche, ni exploités ni exploités, tous frères et sœurs en Jésus-Christ, la famille cellule de base de la société, elle-même vaste famille avec son Chef au-dessus de tout : sous les ors du Vatican et de l'Union européenne, on prie pour que le rêve d'Hannah Arendt devienne réalité... ■

(1) Ne pas confondre avec Simone Weil, femme politique française qui a notamment permis la libéralisation de l'avortement.